

sans soucis ! A présent, qu'est-ce que cela me fait d'être pauvre ? Au moins, jusqu'à la fin, pas un ruban, pas une fleur ne lui a manqué, même sur son cercueil.

Et les larmes du malheureux coulèrent de nouveau.

—Mais, mon fils ! continua-t-il, en les essuyant bientôt. Comment va-t-il s'en tirer ? comment traversera-t-il l'existence où il entre, n'ayant qu'un nom et les quatre murs d'un château pour toute fortune ?

—Les choses en sont là ?

—Mon Dieu, oui. J'espère sauver du naufrage de quoi donner à Guy une carrière. Il ne faut pas que le pauvre garçon m'en demande davantage.

—Mon cher, je ne dirai qu'un mot. A l'occasion, n'oublie pas que je suis là.

—Sois tranquille, brave cœur que tu es ! D'ici à peu, je saurai à quoi m'en tenir. Je t'assure que je vais mener les choses rondement.

Sans perdre un jour en effet, et comme pour se distraire d'un chagrin par un autre, le comte se mit à la dure besogne qu'il avait devant lui. Aussi, dès les derniers mois de 1861, tout était terminé. De ce qui avait été une belle fortune, il restait le château fermé, confié à la garde du vieil Antoine et de sa femme, plus un maigre capital, suffisant néanmoins pour achever l'éducation du jeune homme.

Celui-ci atteignait alors sa quatorzième année.

C'était à Paris que le père et le fils devaient se rendre. La veille du départ, comme on chargeait sur un fourgon les caisses, peu nombreuses, qu'ils emportaient avec eux, le comte dit au jeune homme :

—Il faut être en route avant le jour. Viens avec moi. Nous avons des visites d'adieu à faire.

—D'adieu, mon père ?

—Oui ; je sens que je ne rentrerai plus ici vivant. Que veux-tu, mon cher ! j'ai trop souffert depuis un an. Mais viens ! je n'aime pas les phrases, tu sais. Seulement, l'avenir qui s'ou-

vre devant toi est l'avenir d'un homme obligé de gagner sa vie, et, sur cette route-là, on est parfois forcé d'aller loin. Si loin que tu ailles, n'oublie jamais ce que nous allons voir une dernière fois ensemble.

Guy suivit son père en silence. Arrivés devant la principale porte qui s'ouvrait dans la grande cour :

—Lis cette devise, dit le comte en étendant la main vers l'écusson sculpté dans le granit.

—“Les fidèles !” prononça gravement le jeune homme.

—Sais-tu pourquoi ces deux mots sont là. Non ? Tu n'as jamais songé à le demander. L'histoire n'est pas longue. A la Mansourah, le roi saint Louis était serré de près par les Musulmans, lorsqu'un de nos ancêtres, accompagné de ses deux fils, survint fort à propos pour lui prêter main-forte. “Ah ! dit le roi, voici mes fidèles Vieuvieq.” C'est tout ce que nous y avons gagné ; mais cela, du moins, nous reste. Mon fils, sois “un fidèle” partout et envers tous.

Ils passèrent ensuite la façade opposée du château et arrivèrent à la terrasse, dominant la rivière, que le brouillard d'automne cachait, laissant seulement monter le bruit de l'eau brisée entre les rochers.

—Tu sais l'histoire des deux enfants et du tonneau ?

—Oui, répondit Guy, le visage brillant d'enthousiasme. C'était sous les guerres religieuses. Un Vieuvieq ne voulut pas se rendre aux hérétiques qui l'assiégeaient et, durant la nuit, il fit rouler ici, du haut des remparts, un tonneau plein de paille contenant ses deux jumeaux. Le lendemain, le château fut pris, notre aïeul pendu aux crochets. Mais les deux enfants furent sauvés.

—Et tu descends de l'un d'eux. Tu vois donc qu'un Vieuvieq doit être courageux jusqu'à la mort, compter sur Dieu et être fidèle. Voilà ce que j'avais à te rappeler. Maintenant, allons dire adieu à ta mère.

Ils entrèrent dans la petite chapelle